

1. A quoi pensent nos contemporains quand ils s'expriment sur l'amour ? Au niveau le plus bas, on pense sexe, c'est l'amour qu'on fait et qui n'a que peu d'importance, pour autant que ce soit entre adultes consentants. A un niveau plus élevé, on évoque parfois la grande passion d'une vie, même si le grand amour a beaucoup perdu de son crédit à notre époque. On atteint en de rares occasions certaines cimes et on pense à l'altruisme et aux actes envers ceux qui sont dans le dénuement et la fragilité la plus extrême. On a beaucoup rabattu des grands idéaux du passé et on en est venu à une vision plus mesurée de l'amour, en se méfiant à la fois des grands emballements et des lendemains qui chantent. L'amour est devenu une notion suspecte, car il est assimilé à un discours illusoire qui ne peut que dissimuler une réalité plus sombre, voire carrément sordide. Sans doute parle-t-on trop d'amour dans nos milieux ecclésiastiques qui ne donnent que rarement l'impression d'un espace de chaleureuse humanité. Le pasteur et moraliste Charles Wagner écrivait ceci peu avant la Première Guerre mondiale : « Je remarque beaucoup de tiédeur en sentiment. Il ne fait pas chaud dans les cercles de famille. Entre concitoyens, les rapports, lorsqu'ils sont au mieux, frappent par une certaine fraîcheur. Quant aux églises et aux sacristies, on y grelotte entre frères. Le monde est froid. On n'aime pas ses amis comme le Christ savait les aimer, avec tout l'élan et le feu sacré qui font le charme de la vie. En secret, ici, plus d'un m'approuvera, si je dis : des ennemis, il est difficile de n'en pas posséder. Peut-être après tout, sont-ils nécessaires : mais comme on se consolait de les avoir pour épines de l'existence, si les amis en étaient vraiment les roses. » Les chrétiens ne réchauffent pas beaucoup l'atmosphère et le verset de l'Évangile de Jean que l'on ressasse à l'envi : « Voici à quoi tous connaîtront que vous êtes mes disciples à moi, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. », résonne plus comme une implacable condamnation que comme un joyeux constat. Si l'expérience de l'amour communautaire n'est pas une évidence pour l'observateur extérieur à l'Église, l'essai de définition n'en est guère plus concluant. Qu'est-ce qu'aimer veut dire ? Nous ne pouvons tabler sur une explication qui fasse l'unanimité et nous ne pouvons nous contenter de dire que l'amour chrétien n'est pas un vague sentimentalisme qui ne s'élève guère au-dessus de la bienveillance naturelle, mais qu'il est une attitude, un ensemble d'actes, une ligne de conduite... Ce disant, nous n'avons encore rien dit de décisif.

Faisons un détour par la philosophie antique. L'amour, au sens le plus large du terme, compte parmi ces réalités sans confins qui, vécues, troublent ou désorientent la pensée. « L'amour est philosophe », dit Platon, car comme la philosophie, il est quête et cheminement, et ne trouve sa dynamique que dans le sentiment de manque et d'insatisfaction, qui sans cesse l'aiguillonne. L'être humain est porté par un désir de beauté et par une aspiration au bien et à la justice. Un élan amoureux vers la connaissance conduit l'homme ; les anciens y voient une véritable force cosmique. L'amour est ce qui anime, ce qui met en mouvement, fait sortir de soi pour aller vers ce qui n'est pas soi, ce qui dépasse...L'amour rapproche les êtres naturellement séparés et il assure une sorte de cohésion universelle, en fin de compte. L'amour transforme en la chose aimée et les philosophes antiques constatent que certains entraînements divins –des extases- font que d'aucuns deviennent meilleurs que les hommes

ordinaires. Pratiquement, et pour redescendre des sphères philosophiques, aimer quelqu'un, c'est vouloir pour lui le bien, lui faire du bien, avec le cœur, le corps, l'esprit, l'intelligence – et tout donner à cet effet. Il y a donc une logique oblatrice, sacrificielle de l'amour qui se donne sans compter et sans esprit de retour. L'amour aime jusqu'au bout, sans envisager sa propre fin et aime tout de l'aimé. L'amour est donc l'interruption de ce fatidique égocentrisme qui marque la condition humaine. Celui qui aime, en effet, rend soudain inopérant l'impératif du « moi d'abord ! » et pose ainsi l'exigence morale. Le terrain est ainsi déblayé pour comprendre et saisir dans toute sa portée l'originalité de l'enseignement de Jésus, qui, comme à son habitude, recueille tout un héritage spirituel pour le porter à son accomplissement.

2. Le passage biblique que nous méditons ce dimanche est remarquable à plus d'un titre. Il se dégage un accord parfait entre le scribe qui interroge et le Maître qui répond. Les scribes sont en général en conflit ouvert avec Jésus et ils l'arraisonnent de questions captieuses qui sont autant de pièges pour le faire tomber. Ce scribe ne peut être soupçonné de mauvaises intentions. Bien au contraire, il est tout à son admiration de Jésus et il approuve la réponse qu'il a donnée aux Sadducéens sur la question de la résurrection ; leur déroute est complète. Le scribe se lance à son tour et se risque à poser une question à ce maître réputé. « Quel est le premier de tous les commandements ? » Le scribe veut parler de la quintessence de la volonté de Dieu, de la clef de voûte de l'univers. Ce n'est pas qu'une affaire de classement. « Ecoute, Israël. » Jésus reprend la confession de foi que tout Israélite doit réciter matin et soir comme fondement de sa religion. Jésus, par cette profession, montre qu'il embrasse l'essentiel de la foi juive. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu. » Ce Dieu unique doit être l'objet d'une dévotion qui s'accomplit dans l'obéissance aux commandements. Mais l'amour n'est pas simplement synonyme d'obéissance, il en est le principe animateur. Aimer Dieu exige un investissement illimité des forces de l'homme et libère de tous les autres dieux : aimer creuse le désir de Dieu. « De tout ton cœur ». Le cœur, chez les Grecs comme chez les Hébreux, est le siège de la vie spirituelle – les sentiments, la pensée, la volonté. Le cœur est le résumé de l'homme intérieur, par opposition à la chair, qui est l'homme extérieur. L'homme ne vaut que par son cœur. « De toute ton âme ». L'âme condense les puissances sensibles de l'être humain, son existence individuelle et concrète animée par le souffle de vie confié par le Créateur. « De toute ta pensée ». La pensée, déjà contenue dans le concept de cœur, précise la participation de l'homme intelligent et réfléchi à l'amour pour Dieu. « De toute ta force. » Enfin, c'est tout le potentiel de ses énergies intimes qui doit mobiliser dans le même but. « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Interrogé sur le premier commandement, Jésus aurait pu s'en tenir à la première partie de sa réponse. Il cite un commandement du livre de Lévitique dont le contexte traite des torts faits à autrui. Il est exposé l'attitude que l'Israélite doit adopter quand son frère s'est montré coupable envers lui : pas de haine, mais des remontrances, en vue de régler le conflit sans vengeance ni rancune. Quel est le prochain objet de ces devoirs ? Le prochain qu'il faut aimer est le compagnon israélite, auquel on joindra l'étranger assimilé – *horribile dictu* dans le contexte politique actuel. L'amour est la clef qui permet d'entrer dans les Ecritures et de comprendre la volonté de Dieu de l'intérieur. La comparaison « comme soi-même » n'implique pas le devoir de s'aimer soi-même, mais celui d'agir

envers le prochain, pour son bien et dans son intérêt, comme on le fait déjà pour soi-même. De nos jours, on insiste sur la nécessité psychologique de s'accepter soi-même et de s'accorder une légitime attention avant de se tourner vers autrui. Je ne conteste pas cette évidence psychologique. Cas unique dans les Evangiles, la répartie du scribe est d'abord un acquiescement enthousiaste. Le scribe reformule en prenant quelques libertés avec la réponse du maître. Le scribe reconnaît en Jésus un maître à l'enseignement sûr et conforme à la volonté de Dieu. Mais le scribe ne se contente pas d'approuver Jésus, il glose ses propos et, par là, amène les auditeurs et les lecteurs ultérieurs à faire un pas de plus. « Cela vaut mieux que tous les holocaustes et sacrifices. » Le scribe se fait l'écho de plusieurs passages de l'Ancien Testament où le culte extérieur est ramené à un rang subalterne, au profit d'une religion où lois et préceptes se concrétisent par une fidélité plus profonde à la volonté de Dieu, spécialement en matière de justice envers autrui. « Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu. » Le dernier mot revient à Jésus qui déclare que le scribe a répondu avec intelligence, judicieusement. Le Royaume est déjà vécu comme une réalité par le croyant qui adhère à la personne et à l'enseignement du Christ, mais la forme achevée et accomplie de cette réalité est encore à venir. Pour Jésus, personne n'est donc réductible ni à ses solidarités familiales ni à son appartenance à un groupe politique ou religieux ni à son assimilation à la masse humaine. C'est lorsque l'individu est perdu dans l'anonymat de la foule qu'avec elle il devient dangereux ; c'est lorsque le scribe est englobé dans son groupe religieux qu'il devient un perfide et déloyal opposant à Jésus. A travers cette figure positive du scribe est illustré le propos même de Jésus : l'amour dispose à une rencontre et à une approche personnalisée d'autrui indépendamment de tout ce qui pourrait parasiter la relation. « Nul n'osait plus l'interroger. » La mauvaise foi et l'endurcissement des autres scribes sont démasqués. La série des entretiens est close et elle culmine avec un triomphe total de Jésus.

3. Le double commandement de l'amour me pose cette question fondamentale : de qui est-ce que je veux m'approcher, avec qui est-ce que je veux passer le temps de mon existence ? – Avec la pensée et la présence de Dieu et en me colletant avec mon prochain. Saint Augustin a eu cette formule étonnante : *Fruitio Dei et se invicem in Deo* « Jouir en Dieu et les uns avec les autres en Dieu. » Aimer Dieu pour ce qu'il est en lui-même et aimer les autres pour ce qu'ils sont. Car Dieu est la largesse de notre cœur et l'infini de notre pensée et Jésus a lancé un brûlot contre toutes les religions et les idéologies qui étouffent notre pensée sous des propositions de croyances incompréhensibles. Jésus s'oppose à tous ces préceptes qui contraignent l'être humain à entrer dans le carcan de définitions arbitraires du bien et du mal. Le mystère de notre humanité réside dans le fait qu'elle ne se contente de rien de moins que Dieu en qui nous découvrons les lois de notre développement et de notre maturation authentiques. En Jésus, Dieu s'incorpore à l'humanité et s'offre à une rencontre déroutante et transformatrice. Aimer Dieu de toutes les ressources de notre être, c'est se laisser transformer par celui qui croit précisément en l'homme. Aimer Dieu, c'est refuser de se laisser enfermer dans les conformismes de la pensée et de l'action qui sont souvent autant de préceptes qui ne viennent ni de Dieu, ni de nous-mêmes, mais qui sont de pures inventions d'hommes qui cherchent à asseoir leur pouvoir et à massifier l'humanité. Il y a bien dans ce commandement fondamental de l'amour de

Dieu une force de protestation contre tout ce qui défigure Dieu et subséquentement contre tout ce qui asservit la personne humaine. Je me plais à évoquer, en ce dimanche de la Réformation, ce fameux principe protestant qui récuse toutes les religions et les arguments d'autorité qui n'ont d'autre légitimité que la crédulité des masses. Le pasteur W. Monod lance cette supposition dans l'un de ses sermons aux environs de 1900 : « Si Jésus revenait parmi nous, dans l'atmosphère du christianisme occidental, saturée de pratique niaises et de croyances quintessenciées, on ne reconnaîtrait pas le Sauveur ; sa simplicité d'allures, son robuste bon sens, son langage tout laïque, ses critiques sanglantes de la religion, sa répugnance à disserter sur le monde à venir ou, même, parfois à prononcer le nom de Dieu, tout ferait scandale dans la chrétienté cléricalisée ; certains bigots le suspecteraient d'athéisme. » C'est pour avoir aimé que Jésus a été haï et c'est pour avoir ébranlé les antiques fondements du « désordre établi » que Jésus a été exécuté. Voilà pourquoi l'amour de Dieu ne peut que s'accompagner de l'amour du prochain. A travers les êtres qu'il rencontre, Jésus entrevoit des virtualités infinies. D'un regard, il franchit la distance formidable entre ce qu'un être est et ce qu'il est appelé à devenir. L'amour du prochain est donc aussi une affaire de regard : l'attention au prochain tel qu'il est lui offre la possibilité de se découvrir tel qu'il peut advenir sous le regard de Dieu. Dans une brute, le regard aimant distingue l'être fraternel ; objet de ce regard, la brute peut s'envisager sous un jour nouveau. A travers le granit fruste et grossier, l'artiste prévoit la statue où le rocher se fera chair, chair toute frémissante de vie. L'amour de Dieu et du prochain est certes une attitude fondamentale de vie, mais ne sous-estimons pas le fait que cette attitude est toute vibrante d'un profond sentiment d'émerveillement. Il faut savoir s'ouvrir à la vibration chaleureuse que provoque la rencontre de Dieu, comme de celui que nous croisons sur nos chemins de vie. L'homme haineux voit des ennemis partout et il se méfie de Dieu à qui il attribue ses propres sentiments. Il est dans une disposition perpétuellement agressive et méfiante à l'encontre de son entourage. L'homme fraternel s'engage aussi dans les combats de la vie avec le regret de devoir parfois lutter avec un frère, mais avec une espérance : que de cette rencontre la paix sortira. Il ménage dans l'adversaire d'aujourd'hui, l'ami possible de demain. Sous l'empire de telles dispositions, l'homme aimant est bien proche du Règne de Dieu, il en prépare et en hâte même la venue.